

Éléonore Devevey

Terrains d'entente. Anthropologues et écrivains dans la seconde moitié du xx^e siècle
Dijon, Les Presses du réel, 2021, 464 p., bibl. (« Œuvres en sociétés »).

SPÉCIALISTE DE littérature française, Éléonore Devevey s'intéresse dans ce livre aux stratégies d'unification de soi par l'écriture. Le savant et le lettré ne sont pas étrangers à la vie réelle et il s'agit ici « de ne pas dissocier la vie intellectuelle des modalités pratiques de l'existence » (p. 28). C'est donc à une histoire intellectuelle « buissonnante » que vise l'autrice en s'attachant aux activités d'écritures, que celles-ci soient du côté de la formulation d'expériences ou de la formalisation de connaissances. Entre ces deux pratiques, Éléonore Devevey cherche à cerner des « terrains d'entente », pour reprendre une expression puisée dans un texte de Georges Condominas dédié à Georges Pérec. En interrogeant également la proximité, variable au fil du temps, entre la littérature et l'anthropologie, l'autrice repère des « points de tangence » qui n'épuisent en aucun cas les

formes possibles d'entremêlement de ces deux pratiques. Elle part de l'hypothèse qu'il existe une concurrence entre la littérature et l'anthropologie dans le projet d'une connaissance de l'homme, qui provoque rapprochements, incursions, empreints d'une discipline à l'autre. L'autrice présente une « communauté d'inquiétudes mobiles » (p. 17) autour d'une « même mission informulée » (p. 29).

La première partie de l'ouvrage est consacrée aux « deuxièmes livres » publiés par des ethnologues dans la collection « Terre humaine » chez Plon, à la suite de *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss (1955) : *Afrique ambiguë* de Georges Balandier (1957), *L'exotisme est quotidien* de Georges Condominas (1965) et *Chronique des Indiens Guayaki* de Pierre Clastres (1972). La deuxième partie porte sur l'influence des sciences

humaines dans les travaux de Roland Barthes et de Georges Pérec au cours des années 1960-1970, tandis que la troisième analyse les ouvrages de deux femmes anthropologues : *Les Mots, la mort, les sorts* de Jeanne Favret-Saada (1977) et *Façons de dire, façons de faire* d'Yvonne Verdier (1979). Enfin, dans la quatrième et dernière section, Éléonore Devevey s'intéresse à des écrivains du proche et aux nouveaux usages de soi dans l'écriture, ainsi qu'à la construction du savoir chez Jean-Loup Trassard, Pierre Bergounioux et Gérard Macé.

Avec *Afrique ambiguë*, Georges Balandier a cherché à saisir une double transition, en Afrique et en lui-même, car l'enquête de terrain a converti son regard sur la situation coloniale. La notion de scène ethnographique comme prémices des indépendances africaines ignore non seulement la distinction entre écrits scientifiques et littéraires, mais permet d'impliquer les sciences sociales dans les processus de décolonisations par une remise en cause de l'autorité, et cela, en représentant l'indigène en interlocuteur légitime.

Comme son contemporain Georges Balandier, Georges Condominas voit dans le terrain (Sar Luk, au Vietnam central) la possibilité d'assumer une responsabilité politique en tant qu'ethnologue. En ce sens, il répond à une vocation de « trait d'union », par la position intermédiaire qu'il occupe comme métis déclaré, et transforme cet inconfort en moteur de sa curiosité. Avec *Nous avons mangé la forêt* (1957) et *L'exotique est quotidien*, Condominas montre que science et littérature ne sont pas exclusives. Les outils narratifs indiquent la temporalité et donnent à comprendre les personnes, tandis que les outils analytiques interviennent dans la structuration sociologique du récit et l'élaboration des index. L'ethnologue y ajoute une dimension poétique qui lui permet de ne pas séparer la création verbale de la trame du vécu. Les moments poétiques (p. 128) sont présentés comme des moments d'intensité du réel qui ne sont perçus que par un état de sensibilité particulier (p. 130).

Les *Chroniques des Indiens Guayaki* de Pierre Clastres sont moins centrées sur l'ethnologue que sur l'intuition directrice d'une société tout entière construite contre l'État. En décrivant les rites liés à la naissance et à la mort chez les Aché, les chroniques développent le motif de la fin d'un monde comme un *topos* de l'imaginaire de l'ethnographie américaniste. Pierre Clastres porte un intérêt spécifique au langage, avec la volonté de restituer l'opacité des êtres (p. 161), ce qui lui fait dire que l'ethnologie est une façon de négocier avec le silence (p. 164). L'écriture de soi offre la possibilité de se mettre au rythme des autres et d'atteindre une certaine qualité de présence propre au langage poétique. Chez Clastres, l'attention aux effets sonores et lumineux (l'aspect poétique), et le parti pris de déjouer les effets d'autorité ont pour objectif d'entretenir la valeur non utilitariste du langage (p. 170).

Dans ces trois cas, la science ne s'oppose pas à la littérature. L'entremêlement des deux montre des tentatives pour être en accord avec soi-même dans des moments historiques particuliers où certains fondements sont remis en cause (colonialisme, autorité ethnographique, etc.).

Avec Roland Barthes et Georges Pérec, Éléonore Devevey examine autant les emprunts faits aux sciences humaines que les traces laissées par l'ethnographie. Dans *Roland Barthes par Roland Barthes* (1975), le sémiologue fait un usage détourné de l'ethnologie à laquelle il reprend quelques-uns de ses thèmes (le corps, le quotidien), la méthode (le regard dénaturisant), qu'il met au service d'une entreprise de démythification des systèmes de signes créés par la société.

Georges Pérec a, quant à lui, une bonne connaissance des méthodes ethnographiques et sociologiques, acquise grâce à sa participation au « Groupe d'études de sociologie de la vie quotidienne », sous la direction d'Henri Lefebvre, puis à la revue *Cause commune* avec Jean Duvignaud. *Les Choses* (1965), *La Vie mode d'emploi* et *Je me souviens* (1978), *Tentatives d'épuisement d'un lieu parisien* (commencé en 1975 et publié à titre

posthume en 1982) témoignent de ce bagage qui est moins vécu comme une compétence disciplinaire qu'un faire « comme si » l'on était ethnographe, en prélevant de manière subjective des comportements ethnographiques. Cette pratique est essentiellement tournée vers une ethnographie de soi (comme *W ou le souvenir d'enfance*, paru en 1975), ou de son environnement proche se lisant comme un « mimétisme libérateur qui ouvre la possibilité d'une ressaisie de soi » (p. 263). C'est avec « Approches de quoi », publié justement dans *Cause commune* en 1973, que Pérec pose les bases d'un déconditionnement de l'ordinaire, en apprenant à « interroger » ce à quoi l'accoutumance rend indifférent, en inventant des modalités de ressaisie de l'expérience. L'écrivain y déploie un ensemble de tactiques d'écriture qui permettent « de transformer l'espace en lieux habitables, le temps en rythmes maîtrisables » (p. 251), et sa propre vie, en une histoire collective et partageable.

Seuls deux livres de femmes ethnographes sont ici étudiés par Éléonore Devevey : *Les Mots, la mort, les sorts* de Jeanne Favret-Saada, et *Façons de dire, façons de faire* d'Yvonne Verdier. Il s'agit moins d'y déceler une perspective féministe que de comprendre comment se construit un récit situé, par l'attention portée à la position d'énonciation, le degré d'acuité sensitive et l'exigence éthique, autrement dit d'assumer dans cette affaire de femmes, « la solidarité de l'expérience subjective » (p. 273). D'un point de vue éditorial, on remarquera que la publication de ces monographies chez Gallimard a fait le pari de gagner un public plus large.

La célèbre ouverture de l'ouvrage de Jeanne Favret-Saada, « Soit une ethnographe », marque d'emblée la volonté de positionner le sujet connaissant en vue d'établir la crédibilité de sa thèse : la cohérence symbolique des sorts dans le bocage mayennais. C'est par des moments de « prise » puis de « déprise » que Jeanne Favret-Saada élabore une démarche de ressaisie réflexive dans laquelle elle se met en scène, non comme sujet biographique mais comme

sujet du discours. Ce parti pris est d'autant plus important que les sorts sont des récits situés et caractérisés par trois éléments principaux : l'ensorcellement émane d'une parole puissante qui possède une capacité d'agence-ment et d'action ; l'efficacité du désorceleur repose sur une occultation d'une partie du réel ; cette réalité impossible à symboliser résiste à la saisie langagière (p. 301).

Yvonne Verdier est l'une des dames de Minot (pour Claude Lévi-Strauss) ou l'une des dames de Paris (pour les gens de Minot), aux côtés de Tina Jolas, Marie-Claire Pingaud et Françoise Zonabend, qui conduisirent une enquête collective dans le village de Minot, en Bourgogne, de 1967 à 1975. Son livre, *Façons de dire, façons de faire* est affaire de femmes en ce sens qu'il est centré sur les rites de passage et les domaines dévolus jusque-là aux femmes (cuisine, couture, etc.). Sans être écrit à la première personne, il laisse place aux observations de l'ethnologue. Sans être féministe, il déjoue la séparation entre espace public et privé (p. 319). La méthode ethnographique est, pour Yvonne Verdier, l'art de prendre le « temps de causer » et de saisir à la volée ce qui relève d'une pensée (*Id.*). Par l'écriture, l'ethnologue restitue la densité sémantique perçue dans l'expérience livrée par ses interlocutrices. Comme pour Jeanne Favret-Saada, Yvonne Verdier trouve, dans la matière des récits, les éléments pour tisser des liens entre destin et rites. C'est grâce à la description de scènes et de moments crépusculaires que l'ethnographe peut suivre et décrire les enchevêtrements d'une destinée de femmes.

Dans la quatrième partie, Éléonore Devevey se penche sur l'empreinte laissée par l'ethnologie dans l'imaginaire des écrivains, ce que l'autrice appelle un « tropisme ethnographique ». Jean-Loup Trassard, Pierre Bergounioux et Gérard Macé manifestent tous trois un intérêt explicite pour les sciences humaines. Ils se vivent comme des « transfuges », les derniers représentants d'un monde révolu (p. 346) et l'écriture devient un moyen de ressaisir les manières d'être et de vivre qu'ils ont traversés. Jean-Loup Trassard s'intéresse autant à la disparition

de la civilisation rurale qu'à la permanence des traces des hommes du Néolithique, tout particulièrement dans son roman *Dormance* (2000). Les « zones aveugles du discours scientifique » (p. 362) constituent le moteur de son écriture et l'incitent à rechercher les habitants disparus des lieux de sa propre maison. Le texte se lit comme une surimpression des âges et la tentative d'une communication entre le monde des morts et celui des vivants. Pour Pierre Bergounioux, l'écriture est une façon de mettre en ordre l'expérience par un dispositif d'auto-analyse combinant des recompositions biographiques et sociohistoriques. Cette écriture du « ressaisissement » ouvre un espace pour rassembler des savoirs épars, d'ordres biographique comme sociologique. C'est le goût de l'ethnologie qui caractérise la pratique de l'écriture de Gérard Macé, même s'il se défie des excès du discours scientifique (l'homme dénué de culture ou au contraire surchargé de culture). On y retrouve la concurrence entre sciences humaines et littérature pour dire le monde mais, pour cet auteur, le grain du réel sera toujours plus fin que ce que la science peut en dire. Cette appétence pour l'ethnologie se manifeste moins par un regard ethnologique que par une manière de « prolonger par d'autres voies le plaisir intellectuel que la lecture de l'ethnologie peut offrir » (p. 385).

Éléonore Devevey montre que les cloisons institutionnelles ne constituent pas un obstacle insurmontable dans la construction de l'identité sociale des anthropologues et des écrivains, car les frontières ne se trouvent pas forcément là où on les croit. De nouveaux assemblages, des « communautés protéiformes », caractérisées par leur porosité se forment. L'écriture se lit comme une activité commune qui vise à démêler une expérience, à la rendre plus complexe et complète. Les ouvrages et pratiques présentés sont des formes de résistance (p. 406) face, d'une part, à l'autonomisation de l'esthétique et, d'autre part, à l'attribution d'une fonction de connaissance à la seule expertise scientifique. Enfin, cette communauté partage les mêmes objectifs : toucher un large public

et diffuser les sciences humaines au-delà du cercle savant.

La question de savoir quelle discipline, de la littérature ou de l'ethnologie, est à même de mieux rendre compte du réel semble soutenir une grande partie du livre. Dans son projet de documentation des vies savantes, en particulier celle de Tina Jolas, Nicolas Adell, de son côté, a cherché à élucider « les forces contradictoires dans l'appréhension du réel entre science et poésie »¹. L'examen du rôle de Tina Jolas dans l'enquête menée à Minot et de ses échanges avec Yvonne Verdier montre que sa contribution ne fut pas seulement cantonnée à une « fonction poétique au service de l'ethnologie »², mais que sa manière de considérer la poésie « en avant »³ de l'anthropologie a ouvert la voie à une autre façon de faire de l'ethnologie. Dans le geste de rendre la réalité transparente à la poésie, avant même qu'elle ne soit chargée d'autre chose (l'analyse scientifique), il est possible d'élaborer un répertoire de motifs à partir desquels l'ethnologue peut construire des répétitions, des retours et des identifications.

Pour Daniel Fabre et Jean Jamin, la littérature ne peut pas présenter une forme supérieure de connaissance de la réalité, car elle n'est pas « équipée pour unifier le divers »⁴. Si la littérature et l'anthropologie ont longtemps nourri des convergences, elles se sont constituées comme discipline dans le sens foucauldien du terme, « c'est-à-dire [par] la conjonction stable d'un ensemble de procédures, de paradigmes et de formes de communication institutionnalisées »⁵.

1. Nicolas Adell, « "Une lampe dans la lumière aride" : Tina Jolas (1929-1999), l'ethnologie malgré la poésie », *Fabula, Littérature Histoire Théorie*, 2018, 21 : 12.

2. *Ibid.* : 25.

3. *Ibid.* : 54.

4. Daniel Fabre & Jean Jamin, « Pleine page : quelques considérations sur les rapports entre littérature et anthropologie », *L'Homme*, 2012, 203-204 : 580.

5. *Ibid.* : 581.

6. *Ibid.* : 588.

Se référant au travail d'Yvonne Verdier sur Thomas Hardy, les deux auteurs soulignent que la référence à l'écrivain anglais comme « possible référent ethnographique »⁶ opère non par la véracité mais par la justesse, comme on le dirait d'un accord musical dans ses rapports de hauteur, de durée et d'intensité. Mais en aucun cas, précisent-ils, des ouvrages tels que *Les Choses* de Pérec, *Le Château* de Kafka ou bien encore *Le Hameau* de Faulkner ne peuvent être considérés comme des monographies : « Ils n'en sont même pas des doublures ou des métaphores. Il faut le rappeler et le marteler, au risque du ressassement »⁷. Selon Daniel Fabre et Jean Jamin, « les procédures analytiques et les objets typiques de son discours ne s'offrent pas aussi facilement à la reprise littéraire »⁸. On remarquera que, par rapport à cette opposition frontale entre roman et monographie, Éléonore Devevey a le mérite d'envisager des formes intermédiaires. On pourrait encore citer Agnès Fine et Agnès Martial⁹ qui ont par exemple constitué des œuvres romanesques en « terrain » ethno-

logique avec *Affliction* de Russell Banks¹⁰ et *Indépendance* de Richard Ford¹¹. Selon ces autrices, cette « reprise » est possible, justement parce que ces romans mettent les ethnologues sur des pistes que « les sciences sociales peinent à appréhender ». Elles reconnaissent aux romans « un pouvoir d'élucidation qui leur est propre »¹². C'est précisément toute la pertinence du projet d'Éléonore Devevey que d'engager les lecteurs « [à] se rendre attentifs à la multiplicité et la conflictualité » (p. 29) des modes de relation entre la littérature et l'anthropologie.

Sandrine Teixido

7. Daniel Fabre & Jean Jamin, art. cit. : 601.

8. *Ibid.* : 602.

9. Cf. Agnès Fine & Agnès Martial, « Anthropologie et roman : à propos des pères divorcés », *Ethnologie française*, 2012, 1 : 155-164.

10. Russell Banks, *Affliction*. Trad. de l'américain par Pierre Furlan. Arles, Actes Sud, 1992 (« Lettres anglo-américaines »).

11. Richard Ford, *Indépendance*. Trad. de l'américain par Suzanne V. Mayoux. Paris, L'Olivier, 1996.

12. Agnès Fine & Agnès Martial, art. cit. : 156.